

L'ÎLE DE YULE

**JOHANA
GUSTAWSSON**

L'ÎLE DE YULE

**CALMANN
LEVY
NOIR**

Pour contacter l'auteurice :
www.johanagustawsson.com
@JoGustawsson

© Calmann-Lévy, 2023

COUVERTURE

Conception graphique : Axel Mahé

Photographies :

Chalet : © Evgeny555 / iStock Images

Neige : © Martin Wahlborg / iStock Images

Couronne de fleurs : © Liudmila Chernetska / iStock Images

ISBN 978-2-7021-8177-5

*À Lilas,
ma fée de plume*

*Et ainsi cela commence
avec le lever de lune
embrassant les bords de la mer orientale
de la taille de la moisson*

*L'horizon rouge me cherche
Je suis là,
comme toujours.
Les bras ouverts.*

Prête pour le premier rush de la nuit

*C'est ainsi que ça commence toujours
Avec un lever de lune,
au bord d'une mer
et mon cœur ouvert*

Sussi Louise Smith,
« Et ainsi cela commence »

Note de l'autrice

Storholmen est une île piétonne appartenant à l'archipel de Stockholm, en Suède. Un manoir y a été construit au début du siècle dernier et certaines rumeurs prétendent qu'il est hanté. C'est là, à cinq minutes en bateau de chez moi, que je m'appête à vous emmener. Vous êtes prêts ?

Couvrez-vous, il fait froid.

1
Karl

29 décembre 2012

Ce matin, j'ai ouvert les yeux sur la nuque de ma femme et ses mèches enchevêtrées. J'ai glissé mon nez au cœur de ce désordre. Mon souffle chassait ses boucles et me frayait un passage vers sa peau. Je l'ai embrassée du bout des lèvres. Encore et encore, jusqu'à ce qu'elle frémissse. Je me suis arrêté pour écouter le son mouillé de sa bouche au réveil. Puis j'ai recommencé.

Une heure et vingt minutes plus tard, je me trouve de l'autre côté de la baie, sur l'île de Storholmen. Face à moi se dresse un sapin fier et majestueux, nappé de givre comme s'il avait été dessiné pour illustrer un conte de Noël.

Cette fois, la nuque que je regarde tangué entre les branches.

L'air glacé me brûle le gosier comme une gorgée de snaps¹.

1. Le snaps est une sorte de *brännvin*, littéralement « vin brûlé », équivalant à notre eau-de-vie en France.

J'extirpe avec peine mes bottes enlisées dans la neige compacte pour me rapprocher de la pendue. La corde a remonté ses cheveux blonds jusqu'au niveau des joues, dessinant deux touffes grotesques qui semblent jaillir de ses oreilles. Elle est accrochée à une branche basse, pratiquement contre le tronc du sapin, ses pieds dansent à trente centimètres du sol.

Je pose mon majeur et mon pouce sur son épaule. Le latex de mes gants adhère à sa peau gelée et, durant quelques secondes dilatées, je ne vois que la couleur parme de mes doigts qui détonne comme un détail de mauvais goût dans le paysage immaculé. Je tourne prudemment le corps vers moi, la corde crisse sur la branche.

Ses yeux sont grands ouverts.

Je ferme les miens un instant.

Elle est jeune. Bon Dieu qu'elle est jeune. Une enfant de... quatorze, quinze ans tout au plus. Elle porte autour du cou un lacet en cuir, caché sur sa nuque par la corde et l'amas de ses cheveux. Une paire de ciseaux ouverte y est attachée comme un pendentif démesuré ; une des pointes pique son sein nu, côté cœur. De larges coupures à l'intérieur de ses cuisses, au niveau de l'artère fémorale, ont laissé couler beaucoup de sang. Leur tracé est propre et net, d'une précision chirurgicale.

Je m'accroupis pour observer ses pieds. Ce que j'ai pris tout à l'heure pour une tige coincée entre les orteils est en fait un fil noir qui ligote ses pouces ensemble. Enroulé plusieurs fois dans ce qui ressemble au signe de l'infini, il se tend et se courbe au gré des mouvements du corps bercé par le vent.

Il faut qu'ils la descendent maintenant. Qu'ils décrochent cette enfant. Qu'ils la posent à terre et la couvrent.

Un technicien de la police scientifique surgit de sous la robe de branchages. Sans même prendre la peine de se redresser, il me fait signe de le rejoindre. Quoi d'autre ou de pire nous attend sous cet arbre ?

J'acquiesce d'un signe de tête.

J'avale et recrache une bouffée d'air sec en toussant, puis je le suis en me recroquevillant pour me faufiler sous le sapin.

Je prends soudain conscience que, depuis mon arrivée, je n'ai rien entendu d'autre autour de moi que le son de nos bottes qui écrasent la neige et de nos combinaisons froissées. Une musique funeste jouée en sourdine. Personne ne parle. Personne n'ose parler. Cette île déclenche en moi une sensation glaçante : je me sens forcé d'étouffer les bruits de mon passage. Jusqu'à ceux de mes pensées. Comme si j'avancais en territoire ennemi, les doigts crispés sur la crosse de mon fusil.

Storholmen impose le silence à une foule muette dont je fais partie. Une foule qui écoute ce silence comme un prélude au drame.

22 novembre 2021

Je m'emmitoufle dans le châle en patchwork que j'ai cousu à Noël dernier et j'enjambe la fenêtre de la cuisine, une tasse fumante à la main. Mon minuscule balcon, qui tient plutôt du renforcement dans le toit de l'immeuble, est assez grand pour me permettre de m'asseoir et déguster mon café matinal ou un French 75 entre amis.

J'ai à peine réussi à fermer l'œil. La peur, l'appréhension, le doute, mais aussi, je dois l'admettre, l'excitation des semaines qui m'attendent à Storholmen me maintiennent éveillée. J'ignore si je serai à la hauteur de la mission qui m'a été confiée. Vraiment, je ne sais pas.

J'enveloppe mes jambes dans un pan de laine et avale une première gorgée brûlante en observant le cœur de la vieille ville, en contrebas, qui résiste lui aussi au sommeil. La place Stortorget vibre jour et nuit, comme si les pas des conquérants qui l'ont traversée entre les âges résonnaient encore. Là, il y a cinq siècles, quatre-vingt-deux têtes tranchées par un tyran danois ont réveillé la résistance suédoise et permis de sceller notre indépendance.

L’empreinte du temps est partout, des bâtisses séculaires aux couleurs vives conçues de façon aussi étroite que possible pour payer moins d’impôts, aux pavés polis par les sabots des chevaux et le sang des vaincus. Je me délecte de ce musée vivant au saut du lit comme au retour du travail.

Mon téléphone se met soudain à sonner en silence, sa lumière perturbant mon rituel.

Je regarde l’écran et ferme instinctivement les yeux.

Je ne devrais pas répondre. Pourtant, je prends l’appel.

— Il est 5 heures du matin, maman.

Un silence, puis le bruit de sa langue pâteuse qui claque contre son palais et celui, moite, de ses lèvres qui se décollent.

— Je dois bientôt partir, maman, je...

Un bruit sourd me fait sursauter. Elle a dû tomber.

Un rire strié de glaires grince à l’autre bout du fil.

— Pou... pée, articule-t-elle de sa voix traînante gorgée d’alcool.

— J’ai une journée difficile devant moi, mam...

— Joi... yeux... za... nni... ver... saire...

Elle chante.

Un haut-le-cœur m’envahit.

— Joyeux... anni... versaire...

Je tousse pour chasser les larmes qui m’étouffent.

— Tu te trompes de date, maman, je murmure.

Je raccroche, enjambe la fenêtre et cours jusqu’aux toilettes pour céder à la nausée.

*

— Il fait doux, hein ? m'interpelle la conductrice de la navette maritime en écartant des mèches blanches ramenées sur son visage par le vent.

Ma réponse se noie dans un cri d'enfant si aigu que j'en plisse les paupières, comme s'il existait une relation directe entre mon nerf optique et mes tympans. À l'autre bout du pont, ses écouteurs enfoncés dans les oreilles, un adolescent échappe à ces désagréments.

La conductrice – Lotta, d'après son badge – éclate d'un rire gras qui couvre les plaintes du bébé et détend aussitôt le papa, prêt à jeter sa progéniture par-dessus bord.

« C'est vrai », ai-je donc vainement répondu à Lotta pour honorer la conversation météo, notre sport national. Le gris du ciel tire sur le bleu, il fait doux pour un matin de novembre, on se croirait presque au printemps. « Neuf degrés, c'est carrément estival ! » ironiserait ma boss chez Von Dardel's avec un soupçon d'accent français. Charlotte von Dardel possède une franchise rafraîchissante, qui change de la courtoisie suédoise alambiquée où, pour arriver au « non » enseveli sous des couches de « peut-être », il faut tout décortiquer.

Ma carrière lui doit tout. Contrairement à mes précédentes supérieures, si imprégnées des critères de réussite masculins qu'elles se jetaient dans d'épuisantes batailles en agitant un phallus complètement fantasmé, Charlotte me pousse d'un échelon à l'autre sans misogynie. La plupart du temps, dans le monde du travail, il n'y a ni parité ni sororité. Toujours ennemies, jamais alliées, les femmes que j'ai rencontrées étaient les premières à se tirer dans les pattes pour protéger leur trône ou leur (basse-) cour acquise avec rage. Aux yeux de Charlotte von Dardel, la question du sexe, fort, faible ou je ne sais quoi, n'entre

pas en ligne de compte, seules importent les compétences et la personnalité. Elle juge la force de travail, qu'elle assimile à une force de frappe, et l'« adaptabilité ».

Il y a quelques semaines, Charlotte m'a offert une « formidable opportunité » comme on n'en refuse pas à mon âge. C'en est une, je ne veux pas me montrer ingrate. Mais cette mission tremplin est aussi un test, personnel et professionnel. La famille Gussman, dont je dois expertiser les collections, est la quatrième fortune de Suède et ses biens, à ce que j'en sais, pourraient remplir un musée. Sauf que, pour cela, je dois mettre les pieds à Storholmen. Au manoir. Là où a été retrouvée celle qu'on appelle « la pendue ».

— Vous êtes pâlotte, dites donc ! me lance Lotta, coupant court à mes ruminations. Me dites pas que ma conduite sportive à six nœuds vous donne la gerbe !

Son regard tombe sur ma sacoche et la housse d'ordinateur. Sa bouche forme un « o » de surprise.

— Ah ! j'ai compris ! Vous êtes la spécialiste chargée d'estimer le trésor des Gussman ! J'avais oublié que vous arriviez ce matin. C'est un peu l'évènement chez nous, ce centenaire. Surtout parce qu'on va empocher un paquet de subventions pour rénover les embarcadères et fêter tout ça dignement.

Elle marque une pause, dévisse le bouchon d'une bouteille de Ramlösa¹ et en avale une gorgée.

— À votre place, je tirerais aussi la gueule, reprend-elle en s'essuyant la bouche du revers de la main. C'est pas des commodités, les Gussman. Si le Niklas pouvait se faire tatouer ses armoiries sur les couilles, il le ferait.

1. Marque d'eau pétillante suédoise.

Le père lève des yeux outrés, comme si son fils ou sa fille, qui ne marche pas encore et s'exprime par des babillages, pouvait comprendre ce vocabulaire. Ah, les parents d'aujourd'hui ! Empêtrés dans des règles, des normes et des contraintes qu'ils finissent par lâcher au deuxième mioche après avoir emmerdé la Terre entière.

J'éclate de rire pour lui signifier clairement de quel bord je suis, puis Lotta entonne le sien, me faisant un instant oublier la silhouette de Storholmen qui se dessine devant nous.

— Tu es déjà venue ? poursuit Lotta, nouant d'un mot une forme d'intimité entre nous.

Je secoue la tête.

— Tu es bien la seule. Depuis le meurtre de la pendue, toute la Suède nous a rendu visite. On a même dû lancer un système de tickets et d'horaires d'ouverture pour les non-insulaires. Ces hordes de touristes, c'était devenu insupportable. Quand on vit à Storholmen, c'est pour avoir la paix, pas pour se laisser envahir. L'île est piétonne et on n'a même pas d'épicerie. Rien qu'*Ett Glas*, le café d'Anneli, et encore, l'été, elle n'ouvre que le matin. Heureusement qu'on n'a pas d'hôtel, d'ailleurs, sinon ce serait l'enfer. Ça en a découragé plus d'un, mais pas assez, si tu veux mon avis. Parfois, on a quelques fous retardataires jusqu'à Halloween, mais pas ces deux dernières années, merci le Covid. Les gens sont de sacrés voyeurs, franchement. Ou de foutus masochistes. Pourquoi venir gratter à la porte de la mort quand on la craint, hein ?

Je déglutis pour chasser le nœud qui grossit dans ma gorge sèche.

Je n'ai personnellement aucune envie de me retrouver sur les lieux du... du meurtre. Encore moins à deux pas, peut-être, de l'assassin qui court toujours.

Lotta manœuvre la navette jusqu'au quai et actionne un levier d'une main aussi ridée qu'agile. La passerelle se déploie jusqu'au débarcadère telle une langue de fer.

— Je te souhaite bien du courage, ma jolie, tu n'as pas fini de sentir l'étreinte des fantômes, je te le dis.